Collection dirigée par Glenn Tavennec

L'AUTEUR

Victor Dixen, double lauréat du Grand Prix de l'Imaginaire, est l'une des figures de proue de l'imaginaire français (*Animale*, *Phobos*, *Cogito*, *Extincta*). Écrivain nomade, il a vécu à Paris, à Dublin, à Singapour et à New York, puisant son inspiration aussi bien dans les promesses du futur que dans les fantômes du passé. Dans sa nouvelle saga *Vampyria*, Victor Dixen compose une uchronie baroque et horrifique, entre jeux de masques paranoïaques et frissons d'épouvante. Une plongée en apnée dans les ombres d'un Grand Siècle qui ne veut pas mourir. Une épopée palpitante aux confins de l'espace et du temps.

Retrouvez tout l'univers de
Victor Dixen sur son site :
victordixen.com
et sur la page Facebook de la collection R :
facebook.com/collectionr

VICTOR DIXEN

VAMPYRIA

LA COUR DES TÉNÈBRES

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2020

Agent littéraire : Constance Joly-Girard
www.constancejolygirard.com
Illustrations intérieures : © Misty Beee (@misty.beee)
Design de la couverture : © Nekro (@Nekroxiii)
Lettrage de couverture : © Tarwane (@Tarwane)
Design des médaillons : © Loles Romero (@Lolesillustration)
ISBN 978-2-221-25057-0 ISSN 2258-2932

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse et aux jeunes adultes
Dépôt légal : octobre 2020

Éditions Robert Laffont – 92, avenue de France, 75013 Paris

Pour E.

Pour mes parents

Pour ma sœur Lisa

Nous pouvons tout ce que nous voulons
tant que nous sommes vivants ;
après notre mort, nous pouvons
moins que les particuliers.

Paroles du Roy-Soleil
au soir de sa vie

*

Enfin, Louis le Grand est mort !
La Parque a terminé son sort.
Ô reguingué, ô lon la la,
Elle vient de trancher sa vie,
Toute l'Europe en est ravie.

Chanson populaire à la mort du Roy-Soleil,
avant sa transmutation en Roy des Ténèbres
le 31 octobre 1715

Magna Vampyria
Anno 299
Angleterre
Provinces Unies
France
Savoie
Espagne
Portugal
Maroc
Empire Ottoman
Vers les Vice-Royaumes des Amériques
Royaume de France
Frontière de la Magna Vampyria
Vice-Royaumes

Danemark
Suède
Russie
Pologne
Prusse
Germanie
Cimmérie
Moldavie
Suisse
Autriche
Transylvanie
Venise
Piémont
Valachie
Toscane
Empire Ottoman
Naples
Morée
États Alliés
Terra Abominanda (dernier tracé connu)
Beee Fecit

CODE MORTEL

CODEX MORTALIS

Édit de

LOUIS L'IMMUABLE, ROY DES TÉNÈBRES

LUDOVICUS IMMUTABILIS, REX TENEBRAE

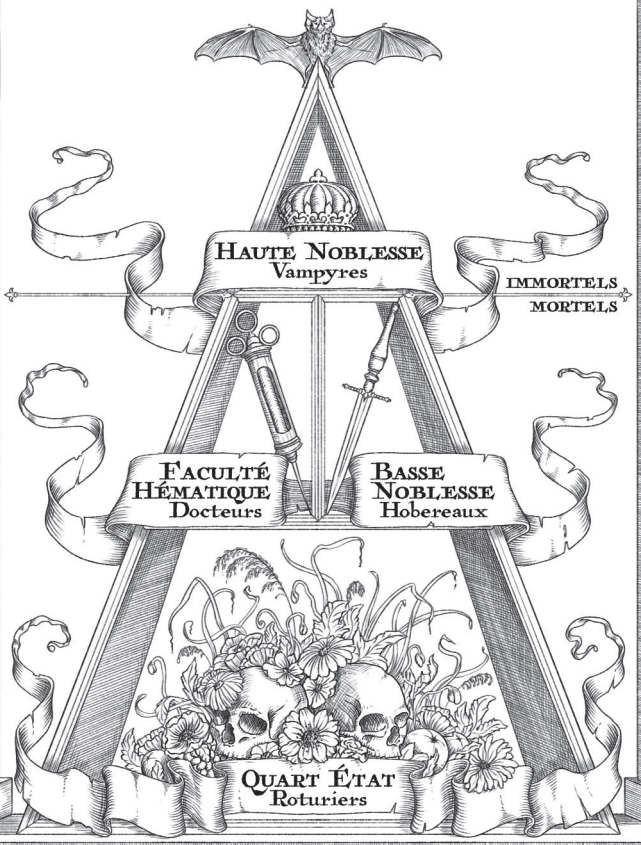
servant de règlement pour l'administration

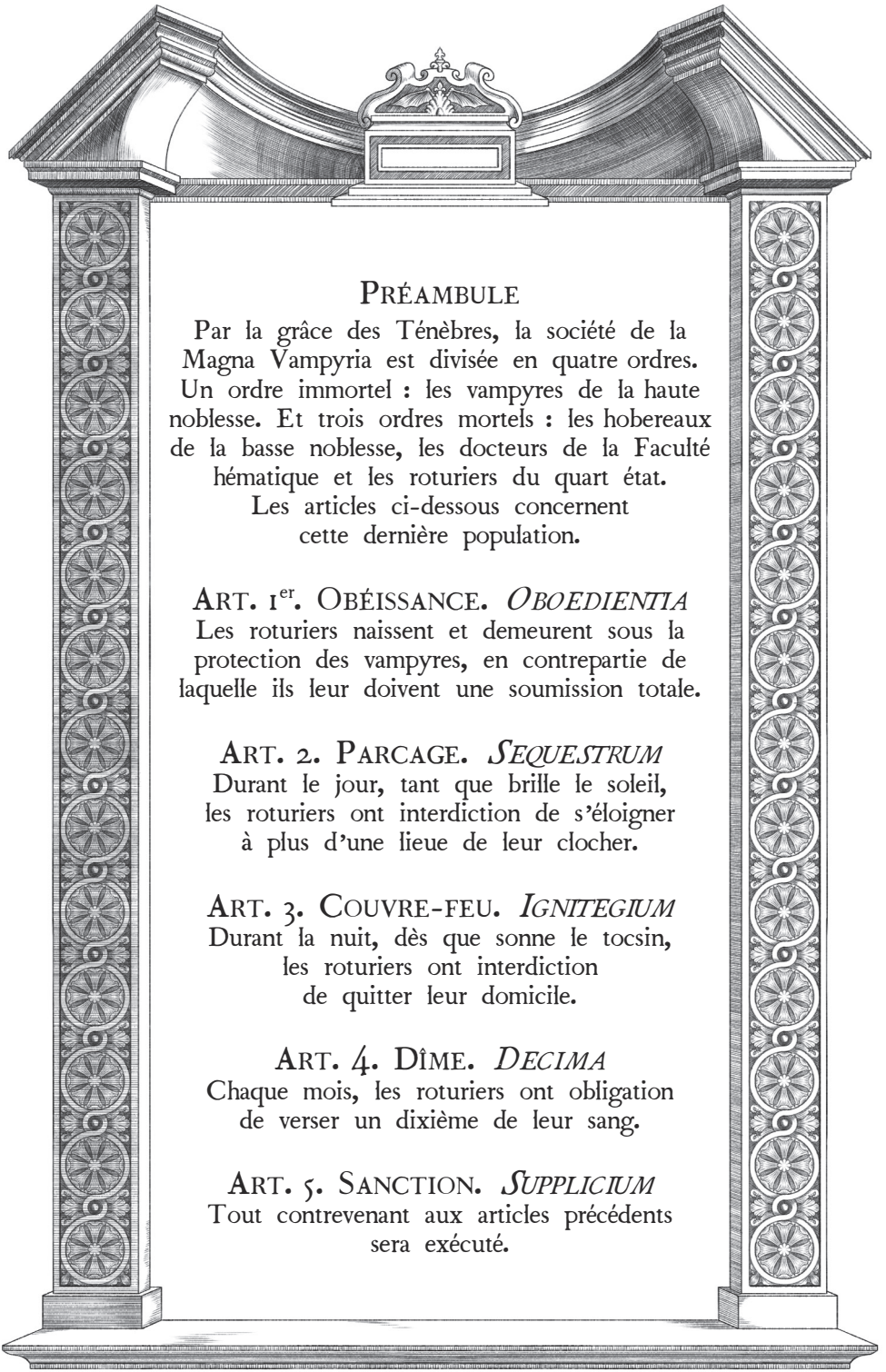
des roturiers mortels du quart état,

à travers le royaume de France

et ses vice-royaumes de la

Magna Vampyria.





Préambule

Par la grâce des Ténèbres, la société de la Magna Vampyria est divisée en quatre ordres. Un ordre immortel : les vampyres de la haute noblesse. Et trois ordres mortels : les hobereaux de la basse noblesse, les docteurs de la Faculté hématique et les roturiers du quart état. Les articles ci-dessous concernent cette dernière population.

Art. 1er. Obéissance. *Oboedientia*

Les roturiers naissent et demeurent sous la protection des vampyres, en contrepartie de laquelle ils leur doivent une soumission totale.

Art. 2. Parcage. *Sequestrum*

Durant le jour, tant que brille le soleil, les roturiers ont interdiction de s'éloigner à plus d'une lieue de leur clocher.

Art. 3. Couvre-feu. *Ignitegium*

Durant la nuit, dès que sonne le tocsin, les roturiers ont interdiction de quitter leur domicile.

Art. 4. Dîme. *Decima*

Chaque mois, les roturiers ont obligation de verser un dixième de leur sang.

Art. 5. Sanction. *Supplicium*

Tout contrevenant aux articles précédents sera exécuté.

I

Visite

« AU NOM DU ROY, OUVREZ IMMÉDIATEMENT ! » ordonne une voix tonitruante.

Mes parents échangent un regard paniqué au-dessus de la table où nous venons de nous installer pour souper, tous les cinq. L'aîné de mes frères, Valère, se fige. Le cadet, Bastien, laisse sa cuiller tomber au sol. Moi, la benjamine, je la ramasse – car je passe toujours derrière Bastien.

« Qui cela peut-il bien être, un dimanche, à une heure pareille ? » demande ma mère.

Elle consulte la vieille pendule qui indique sept heures du soir à peine passées, à côté de l'almanach placardé au mur, ouvert sur la date d'aujourd'hui : le 31 août de l'an des Ténèbres 299.

En guise de réponse, un poing martèle la porte d'entrée, faisant trembler le bouillon de faisan qui fume dans

nos assiettes. Mon cœur tremble bien plus fort encore. « Au nom du Roy », a annoncé le visiteur du soir. Il aurait aussi bien pu dire : « Au nom du diable en personne ! »

Je lorgne la gravure encadrée de Louis l'Immuable, trônant au-dessus de notre cheminée comme dans tous les foyers de France. Les longues boucles du souverain ont depuis longtemps perdu leur teinte brune – ou plutôt, c'est le papier lui-même qui s'est délavé au fil des ans, car il a été imprimé longtemps avant ma naissance. Le visage du Roy, lui, n'a pas pris une ride. Et pour cause : il est dissimulé derrière un masque d'or figurant des traits lisses, sans âge et sans expression, au milieu desquels émergent deux yeux noirs qui scrutent sévèrement tous les sujets du pays. Les lèvres de métal, closes et énigmatiques, sont plus glaçantes que si elles dévoilaient les canines aiguisées se cachant dessous.

Réprimant un frisson, je cours à la fenêtre de la salle à manger pour tenter d'apercevoir ce qu'il se passe dehors. À travers le carreau en verre épais, la rue principale de la Butte-aux-Rats est baignée dans une lumière dorée, aveuglante : nous sommes à la fin de l'été, quand les journées sont encore longues sur les plateaux d'Auvergne, quand le soleil se couche après huit heures… et quand les vampyres se lèvent tard. C'est la saison la plus heureuse de l'année, les quelques semaines où il fait juste assez bon pour sortir sans manteau. C'est le moment où les villageois parviennent presque à oublier le Code mortel, qui depuis des générations écrase la Magna Vampyria : une vaste coalition rassemblant le royaume de France et ses vice-royaumes.

« Jeanne, éloigne-toi de la fenêtre ! m'intime ma mère. Ne prends pas de risques inutiles. »

Elle rabat nerveusement derrière son oreille une mèche de sa longue chevelure brune. Mes propres cheveux, coupés au-dessus des épaules, sont gris depuis toujours. Il n'y a que maman pour trouver cette anomalie charmante.

« Les rayons ne vont pas me brûler la peau, dis-je en haussant les épaules. Je ne suis pas une suceuse de sang.

— N'emploie pas de telles expressions ! » se récrie mon père, outré, en frappant du poing sur la table.

Il est toujours le premier à s'indigner qu'on manque de respect aux vampyres, tel le bon citoyen à la botte du régime qu'il a toujours été. Il a religieusement installé sous le portrait royal des chrysanthèmes séchés, les fleurs des morts-vivants – c'est que, l'année prochaine, le pays fêtera le jubilé du despote. Près de trois siècles se sont écoulés depuis sa transmutation, en l'an de grâce 1715 de l'ancien calendrier, la nuit où il aurait dû mourir de vieillesse au terme d'une interminable fin de règne marquée par la guerre et la famine. Plutôt que de se coucher à jamais, le Roy-Soleil a accompli un rituel médical terrible et secret. L'opération lui a offert l'immortalité tout en mutilant son visage. Louis XIV est devenu Louis l'Immuable, le Roy des Ténèbres : le premier vampyre de l'histoire. Rapidement, tous les monarques du continent lui ont prêté allégeance pour se transmuter à leur tour en immortels. L'Europe s'est figée dans un joug de fer et le climat lui-même s'est enrayé. Un âge glaciaire s'est emparé des terres : l'ère des Ténèbres.

« Ouvrez immédiatement ou nous défonçons le battant ! » hurle la voix à l'extérieur, de plus en plus véhémente.

Le poing se remet à tambouriner à la porte de l'apothicairerie attenante à nos appartements, dont l'entrée donne sur la place du village.

Mes frères se lèvent à leur tour. Valère se précipite vers le buffet pour en sortir le long couteau avec lequel papa a découpé le faisan que j'ai braconné le matin même dans la forêt. Bastien se contente de jeter des regards affolés. Tibert, le vieux matou de la maison, délaisse son assiette d'abats pour aller se réfugier dans un coin. Quant à moi, je me campe instinctivement sur mes jambes, mes cuisses se tendant sous ma culotte en peau de mouton. J'ai beau être petite pour mes dix-sept ans, mon corps est vif et rodé à la course.

« Je reconnais les manières de la prévôté, murmure Valère, clignant des yeux derrière les besicles qui le vieillissent – il a toujours été le plus nerveux de la famille.

— Calme-toi, Valère, lui ordonne maman d'une voix à la fois douce et autoritaire. Lâche ce couteau. Il ne va rien nous arriver. »

Il s'exécute : devant notre mère, mes grands frères filent doux. À la boutique, c'est elle qui tient les cordons de la bourse, et à la maison c'est elle qui a le dernier mot.

« Maman a raison : il ne va rien nous arriver, dis-je. Tout simplement parce qu'il n'arrive jamais rien, ici – pas vrai, Bastien ? »

Malgré le ton moqueur que j'adopte pour arracher un sourire à mon frère préféré, je ressens une obscure inquiétude. Qui pourrait en vouloir au couple Froidelac,

honorables apothicaires d'un bourg perdu au fin fond de l'une des provinces les plus enclavées de France, à vingt lieues de Clermont, la ville la plus proche ? Mes parents ont toujours payé l'impôt, que ce soit celui de l'or ou celui du sang. Douze fois l'an, mon père aide même le docteur Boniface à pratiquer la saignée sur tous les habitants du village, en commençant par lui-même, sa femme et ses enfants. Sous le Code mortel, la charge d'un apothicaire n'est pas seulement de fournir des remèdes aux gens, mais aussi de leur soutirer le précieux liquide. Telle est la dîme collectée par la Faculté hématique – du grec *haimatos*, le sang –, religion fondée par les prêtres-médecins qui ont transmuté le Roy. Nous autres roturiers, nous devons verser un dixième de notre sang en sacrifice, pour nourrir nos seigneurs et maîtres. Chaque mois, le docteur Boniface envoie deux cents flacons pleins à son supérieur, l'archiatre de Clermont, ainsi qu'on nomme les prélats ayant remplacé les évêques de jadis.

« Nous n'avons rien à nous reprocher, n'est-ce pas, mis à part d'être mortellement ennuyeux ? » dis-je en décochant un nouveau clin d'œil à Bastien, le seul à la maison capable d'apprécier mon humour noir.

Mon père opine du chef, comme il le fait habituellement pour rassurer les malades. Mais son front est plissé par l'angoisse. Je ne l'ai jamais vu comme cela – ou plutôt si : c'était la tête qu'il affichait par cette glaciale nuit de décembre il y a cinq ans. Les hommes du prévôt avaient traîné jusqu'à l'apothicairerie un voyageur étranger au manteau couvert de neige. Le pauvre bougre avait bravé le couvre-feu interdisant aux gens du quart état de circuler sur les routes passé le crépuscule. Il avait été victime d'un

vampyre de passage, dont on ne connaîtra jamais le nom. Les seigneurs de la nuit ont le droit de se nourrir à leur guise sur ceux qui sortent après le son du tocsin. Pour toute signature, le prédateur n'avait laissé que deux perforations violacées sur le cou de sa proie, la vidant presque entièrement de son sang. J'avais douze ans, c'était la première fois que je voyais une morsure de vampyre. Je n'en ai pas revu depuis. Ici, au fin fond de l'Auvergne, où l'on compte deux fois plus de moutons que d'êtres humains, et dix fois plus de rats encore, les seigneurs de la nuit ne s'aventurent guère.

J'inspire profondément, tâchant de rassembler mes pensées.

Cette lointaine nuit d'hiver, tandis qu'un homme transi de froid agonisait dans ses bras, mon père avait le visage du désespoir. Mais aujourd'hui, en plein été, alors qu'il fait encore jour, qu'est-ce qui peut bien le plonger dans un état pareil ?

« Apothicaire, écoute-moi bien : c'est ma dernière sommation ! » avertit la voix furieuse depuis la place du village.

Mes parents échangent un regard poignant.

Puis mon père se dirige vers la porte séparant la salle à manger de la boutique.

La pièce révèle des étagères couvertes de pots en faïence soigneusement rangés, sur lesquels Bastien s'est appliqué à peindre les noms de divers onguents et potions. Le soleil du soir luit sur le comptoir en bois. J'ai si souvent étouffé dans cette boutique exiguë, à tenir la caisse, hantée par l'angoisse de sentir mon existence me filer entre les doigts. Je ne suis bien que dans mes culottes de peau,

mes cheveux bizarres camouflés sous un chapeau de berger, à courir la forêt pour y récolter des simples… et pour y taquiner le gibier, lorsque l'occasion se présente.

À cette pensée, je suis prise d'un doute : et si la prévôté venait m'arrêter pour le faisan que nous nous apprêtions à déguster ? La chasse est interdite aux roturiers… mais jusqu'à présent, le prévôt Martin a toujours fermé les yeux sur mes incartades, parce que mes parents lui fournissent gracieusement la tisane de sauge avec laquelle il soigne ses crises de goutte.

Je me tords le cou pour mieux voir, filtrant la lumière éblouissante à travers mes cils. Derrière la porte vitrée donnant sur la place du village, je découvre enfin la silhouette du visiteur. Ce n'est pas le prévôt Martin, ce petit homme débonnaire qui dirige les trois gendarmes de la Butte-aux-Rats. L'individu qui menace de briser la vitrine de son poing ganté est grand et sec comme un gibet. Son corps est entièrement enveloppé dans une longue blouse noire tombant jusqu'au sol. Une large fraise de tissu blanc plissé fait le tour de son cou, ornement propre à la Faculté.

« Un inquisiteur… », je souffle, reconnaissant la boucle de fer en forme de griffe de chauve-souris accrochée à son chapeau conique.

Je n'ai jamais vu d'inquisiteur ailleurs que sur les gravures des romans. Mais je sais qu'ils sont les seuls membres de la Faculté à arborer la griffe de chauve-souris, prête à broyer les ennemis de la religion d'État partout où ils se nichent. La présence d'un dignitaire aussi haut placé à la Butte-aux-Rats est inouïe. La Faculté n'y est guère

représentée que par le docteur Boniface, dont la modeste fraise se résume à une simple collerette aplatie.

Cette fois j'en suis sûre : il y a une erreur. Une effroyable méprise, que mon père va dissiper en quelques mots.

« Les enfants, montez à l'étage, nous ordonne maman.

— Pourquoi ? proteste Valère.

— Ne discute pas ! »

Nous lui obéissons à contrecœur. Mais, parvenus en haut de l'escalier menant aux chambres, je glisse un mot à mes deux frères :

« Restez derrière, dans l'ombre du couloir – moi, je vais épier ce qu'il se passe en bas. »

C'est l'avantage d'être la plus petite de la famille : je peux me cacher partout. Je me tapis tout contre la balustrade, comme lorsque je guette une proie en forêt sous le rebord de mon chapeau.

Le verrou de la porte d'entrée tourne dans un cliquetis.

Un fracas de bottes s'abat sur le carrelage de la boutique : l'inquisiteur n'est manifestement pas venu seul.

Depuis mon perchoir, je le vois pénétrer dans la salle à manger, suivi d'un… de deux… de trois soldats habillés de cuir sombre, chaussés de hautes cuissardes et lourdement armés. Ils sont coiffés de bonnets en drap gris doublé de fourrure, dont la longue pointe leur retombe sur l'épaule. Horrifiée, je reconnais le couvre-chef des dragons du Roy. Ces féroces guerriers sont chargés d'éradiquer tout ce qui menace l'ordre implacable de la Vampyria. Pourquoi sont-ils ici ce soir ?

Mon père tente de feindre l'assurance :

« Soyez le bienvenu dans mon humble demeure, Votre Révérence. Mon épouse et moi, nous sommes honorés de

votre visite. Nous allions justement souper d'une poule au pot. »

Une poule au pot : voilà un petit mensonge, faire passer le faisan braconné pour une volaille achetée au marché. Un étranger comme l'inquisiteur ignore sans doute qu'à la Butte-aux-Rats, où il gèle les deux tiers de l'année, les hommes et les bêtes doivent arracher leur pitance à la terre stérile. Ici, même un notable comme l'apothicaire ne peut pas s'offrir un poulet chaque semaine.

« Nous serions ravis de partager avec vous notre modeste repas… », continue mon père comme si de rien n'était.

Il désigne du doigt la soupière ébréchée, le pichet rempli de vin coupé à l'eau, et la corbeille de pain que nous avons l'habitude de couvrir d'un torchon pour éviter que les rats ne s'y servent. C'est un service des plus simples, mais le bouquet rassemblé par maman ajoute une touche de couleur et de grâce – ce ne sont pas des chrysanthèmes séchés comme ceux qui ornent l'autel du Roy, mais des fleurs des champs encore fraîches.

« Le bon roy Henri, en son temps, n'a-t-il pas souhaité que chaque sujet de son royaume puisse mettre la poule au pot le dimanche ? » insiste mon père en souriant.

L'inquisiteur le coupe d'une voix gutturale, aussi tranchante que le visage en lame de couteau émergeant au-dessus de sa fraise :

« Laisse le vieux roy Henri où il est, dans sa tombe où ses os blanchissent depuis des siècles ! »

J'entends Valère lâcher un juron étouffé dans mon dos. Henri IV est l'avant-dernier mortel ayant régné sur le pays. Les sermons de la Faculté, que le docteur Boniface ânonne tous les dimanches à l'office, affirment que

la transmutation de la haute noblesse a instauré une paix durable en France et en Europe : la *pax vampyrica*, mettant fin aux guerres du passé. Le dogme explique encore que les vampyres protègent les mortels contre les abominations nocturnes quittant leurs antres après le coucher du soleil – je ne sais pas si elles existent vraiment, car je n'en ai jamais vu. Le crédo hématique prétend enfin qu'il y a une continuité dynastique depuis Henri IV, le fondateur des Bourbons, qui aimait sincèrement son peuple, jusqu'à Louis l'Immuable, son petit-fils qui nous gouverne aujourd'hui. Mais les souverains du passé allaient à visage découvert comme chacun de leurs sujets, alors que depuis trois cents ans l'Immuable se cache derrière un masque impénétrable ! Ils vivaient et mouraient comme des êtres humains, alors que le Roy des Ténèbres baigne son corps immortel dans le sang des Français !

Je me colle un peu plus contre la balustrade du premier étage, saisie par la crainte irrationnelle que l'inquisiteur repère ma présence et lise dans mes pensées sacrilèges… qui sait de quels pouvoirs sont dotés les plus éminents membres du clergé à la solde de la Vampyria ?

Mais toute l'attention du visiteur reste focalisée sur mon pauvre père.

« La sédition a pris racine en ces murs, je le sens… », gronde-t-il en plissant les narines, comme s'il humait vraiment je ne sais quelle odeur coupable. Il pointe un index accusateur sur la soupière : « Et je sens aussi une odeur d'ail émanant de ce brouet !

— Nous ne le permettrions jamais ! se défend mon père. Nous savons bien que l'ail, urticant pour nos seigneurs les vampyres, est interdit dans le royaume ! C'est

sans doute la ciboulette que vous humez, Votre Révérence. »

Se désintéressant de la soupière, l'inquisiteur se met à longer le mur contre lequel sont entassés les monceaux de bûches que mes frères ont débitées en prévision des six mois d'hiver glacé. Ses pas le dirigent vers la bibliothèque au fond de la pièce. Il pointe les rayonnages d'un doigt accusateur :

« Tant de livres chez des roturiers, voilà qui pue l'hérésie à plein nez !

— Ce ne sont que des traités d'herboristerie des plus classiques, et quelques romans inoffensifs », rétorque ma mère, se campant fermement sur ses jambes.

Elle a raison : il n'y a rien d'anormal dans notre bibliothèque, à part peut-être une collection de romans d'aventures en anglais, que j'ai lus des dizaines de fois pour fuir l'ennui de la Butte-aux-Rats. Ma mère les a reçus en héritage d'un obscur grand-oncle qu'elle n'a pas connu. Elle a appris l'anglais avant de me l'enseigner à mon tour, mais elle n'a jamais mis les pieds outre-Manche. En vertu du Code mortel, les roturiers sont non seulement soumis au couvre-feu qui les enferme chaque nuit, mais aussi au parcage qui limite leurs déplacements pendant la journée à une lieue du clocher de leur village…

L'inquisiteur n'est pas venu pour parler littérature. Il se détache brusquement de la bibliothèque et fond sur mon père, sa longue blouse noire fouettant l'air comme une cape.

« Mène-moi à ton laboratoire ! ordonne-t-il.

— Mon laboratoire ? Cette cave aveugle empeste les vapeurs toxiques. À cause de la mort-aux-rats, que je suis

obligé de confectionner en grande quantité. Un tel lieu n'est pas digne d'un homme de votre rang…

— Tout de suite, ou je te fais égorger ! »

Les dragons sortent leurs épées, menaçants.

Mon père marque une seconde d'hésitation, un instant de doute.

Et moi aussi, je doute – oui, pour la première fois, *je doute de lui.*

Pourquoi rechigne-t-il à montrer son laboratoire à ces intrus ?

Cette pièce pleine de vieilles cornues ébréchées et d'alambics cabossés a peu d'intérêt.

À moins que…

« Qu'est-ce que tu vois, belette ? » murmure Bastien derrière moi, affolé.

Belette : voilà le surnom affectueux qu'il m'a donné. Bastien est un artiste qui passe ses journées à dessiner, et son œil est prompt à déceler les silhouettes de bêtes qui se cachent derrière celles des gens.

« Papa se dirige vers la trappe de la cave… », je chuchote.

Mon père m'apparaît soudain aussi voûté qu'un vieillard, alors qu'il n'a que quarante-cinq ans ; son regard vibrant s'envole jusqu'en haut de l'escalier et croise furtivement le mien.

J'ai l'impression déchirante qu'il veut me dire tant de choses qu'il m'a longtemps tues, mais à présent il est trop tard ; ces paroles manquées, j'en ai la terrible intuition, ne franchiront jamais la frontière de ses lèvres.

« Allons ! tonne l'inquisiteur en le poussant sans ménagement.

— Je suis le seul à utiliser ce laboratoire », prétend mon père.

Après la poule au pot, voilà un autre mensonge : maman, la spécialiste des herbes, l'aide chaque jour à préparer potions médicinales et onguents dans le laboratoire ; Valère y a étudié à leurs côtés des années durant ; Bastien lui-même y passe beaucoup de temps à confectionner ses peintures en broyant des pigments de roche. En réalité, je suis la seule de la famille qui ne descend jamais dans la cave. Et s'il s'y déroulait des expériences dont je n'ai pas conscience ?… Des pratiques interdites, susceptibles d'attirer l'attention d'un inquisiteur ?

Mon père s'engouffre à travers la trappe, le prélat et l'un des dragons sur les talons, tandis que les deux autres restent au rez-de-chaussée de chaque côté de ma mère.

Bientôt, un vacarme remonte de la cave : bruits de verre brisé et de métaux qui s'entrechoquent.

Je sens Valère frémir de colère dans mon dos, tout collé à moi :

« Il faut faire quelque chose ! murmure-t-il.

— Faire quoi ? rétorque Bastien dans un souffle chargé d'angoisse. Si ce n'est espérer qu'ils ne découvrent pas le passage secret ? »

Je regarde les visages de mes frères.

Dans l'ombre du couloir, ils me semblent soudain appartenir à des inconnus. Ce n'est pas seulement leurs cheveux bruns, si différents de ma chevelure pâle, ni leurs yeux marrons quand les miens sont d'un bleu-gris délavé.

Nous avons beau être nés tous les trois à un an d'écart, nous sommes aussi différents que possible. Valère a hérité

du caractère besogneux de papa : c'est lui qui est censé reprendre la boutique plus tard. Bastien, lui, possède le raffinement de maman : quand il n'est pas occupé à dessiner ou à rêvasser, sa belle écriture fait de lui l'écrivain public du village. Moi, je ne tiens de personne. Aucun métier ne m'attend. Et ce soir, je me sens exclue de ma propre famille.

« De quoi parlez-vous ? je chuchote. Quel passage secret ?

— Mieux vaut que tu ne saches pas, rétorque Valère, le regard sévère derrière ses besicles. Les parents disent que tu es trop imprévisible.

— Quel passage secret ? » je répète en lui attrapant le poignet.

Valère serre la mâchoire, tirant sur son bras que je suis bien décidée à ne pas lâcher avant qu'il m'ait fourni une réponse.

Bastien intervient, de peur que notre lutte attire l'attention des dragons dans la salle à manger :

« Moi non plus, je ne savais rien avant mon dix-huitième anniversaire, l'année dernière, m'avoue-t-il du bout des lèvres. Et toi, belette, tu aurais fini par être aussi mise dans la confidence. Je suis sûr que maman attendait juste que tu aies atteint ta majorité pour tout te dire.

— Tout me dire quoi ?… », je murmure, le ventre contracté.

Je suis blessée que mon frère favori m'ait caché quelque chose – lui, la personne au monde dont je suis la plus proche, mon seul ami. Quant à ma mère… je ne peux m'empêcher de jeter un regard en bas de l'escalier, dans

la salle à manger où résonne l'esclandre de la cave mise à sac.

Elle se tient entre les deux dragons, stoïque, le visage impénétrable. Maman a toujours eu une forte personnalité, moi aussi, ce qui a souvent créé de l'orage entre nous. Tout au long de mon enfance, elle était mon modèle : elle m'a tant appris, elle m'a donné le goût des livres et elle a su éveiller ma curiosité aux choses du vaste monde. Puis, à l'adolescence, je me suis mise à lui en vouloir : pourquoi avoir attisé cette soif brûlante d'un ailleurs, si c'était pour me rappeler cruellement les lois du couvre-feu et du parcage ? À mesure que je grandissais, la Butte-aux-Rats m'a semblé devenir de plus en plus étroite, et la conscience d'y être enfermée à vie n'a fait que nourrir ma frustration.

« Il y a une porte dérobée dans la cave, chuchote Bastien, si bas que sa voix n'est plus qu'un filet à peine audible. Un réduit secret se cache derrière le laboratoire. Un atelier où papa et maman pratiquent des expériences alchimiques interdites, pour le compte des frondeurs auvergnats. »

Je voudrais rétorquer que c'est impossible, que mes parents sont des boutiquiers englués dans le train-train quotidien, et non des comploteurs risquant leur vie pour une cause perdue d'avance. Chacun sait que la science alchimique est formellement interdite par la Faculté. Chacun sait aussi que les frondeurs sont des fous, des mortels qui osent se révolter contre le Roy. La rumeur prétend que ces illuminés utilisent la même énergie que celle qui coule dans le sang des vampyres – les mystérieuses Ténèbres –, pour créer des armes impies censées renverser

la Vampyria. Ce ne sont que des racontars, bien évidemment, car la Vampyria est indestructible !

« Jamais les parents ne se seraient laissé embarquer dans une telle folie ! dis-je, ulcérée. Jamais ils ne… »

Une terrible détonation avale la fin de ma phrase, ébranlant la maison jusque dans ses fondations.